

par Hélène Francoual

## 9. Le Réformateur (1979)

Texte français **Michel Nebenzahl**, L'Arche Éditeur, Paris, 1990.

Photo de la mise en scène d'André Engel

### **Le contexte d'écriture**

*Le Réformateur* est dédié à l'acteur fétiche de Thomas Bernhard, Minetti, qui joua le protagoniste principal, le Réformateur, avec, à ses côtés, Edith Heerdegen dans le rôle de l'épouse. La première eut lieu le 6 septembre 1980 au Schauspielhaus de Bochum dans une mise en scène de Claus Peymann.

### **La pièce**

*Le Réformateur* met en scène un philosophe, auteur d'un ambitieux *Traité de la Réforme du monde* et qui s'apprête à recevoir à son domicile une délégation de « sommités » venues lui remettre, pour son ouvrage sur l'amendement universel, le titre de docteur *honoris causa*.

Infirme libidineux, cloué dans un fauteuil roulant, souffrant « de la tête aux pieds », pour reprendre la citation de Voltaire placée en exergue, dans un état de délabrement général avancé et qui, selon ses propres termes, n'existe encore que « *parce que la chimie le soutient* », ce qui explique qu'il ait renoncé à se déplacer pour aller chercher sa décoration, le « grand homme », qui plus est de tempérament hypochondriaque, est assisté de sa femme et servante qu'il sollicite en permanence.

Véritable tyran domestique, à l'image de Bruscon dans *Le Faiseur de théâtre* ou encore Caribaldi dans *La Force de l'habitude*, il use et abuse de sa prétendue impotence physique, comme souvent les infirmes de l'univers bernhardien, pour laisser libre cours à ses penchants sadiques, la victime toute désignée de ses agissements étant l'être le plus proche, son épouse. Cette dernière est en effet mise à rude épreuve, tout au long des différentes scènes qui pour l'essentiel présentent les préparatifs en rapport avec la remise du diplôme, moment focal qui intervient dans la cinquième scène.

Plus précisément les quatre premières scènes montrent successivement la toilette matinale, l'habillage, le choix du costume et particulièrement la mise de la perruque dans les deux premières scènes, puis la préparation de la réception avec le problème de la disposition des fauteuils dans la quatrième scène, où le Réformateur organise une sorte de répétition générale de l'événement et donne ses ordres de « mise en scène ». Toutes les scènes se déroulent dans la maison du Réformateur, le personnage titre, dans un espace-temps compris entre cinq heures du matin et midi. Le Réformateur renoncera finalement au discours préparé et infligera à son auditoire, entre autres, la litanie de ses malheurs physiques.

L'épilogue voit le retour à la situation de départ, c'est-à-dire à la « normale », au quotidien, symbolisé en l'occurrence par des préoccupations d'ordre prosaïque, le choix des aliments du repas, et balise un parcours linéaire du petit-déjeuner au déjeuner, de l'œuf mollet aux nouilles, où se trouve englouti l'événement de la remise du diplôme.

### **Pistes d'analyse**

*Le Réformateur* reprend une configuration déjà développée notamment dans *La Plâtrière* (1970) et récurrente dans l'univers bernhardien : à savoir la figure paradigmatique de ces couples infernaux, où les deux époux éprouvent une relation d'aversion mutuelle, mais ne peuvent exister l'un sans l'autre, la situation d'infirmité constituant un prétexte idéal à l'expression de relations de domination et où le faible n'est pas toujours forcément celui qu'on croit. La tyrannie de l'infirme s'exerce ici encore jusqu'à devenir une véritable comédie de la maladie, transformée en instrument de pouvoir, dont la principale victime est l'épouse.

Cependant, si le « *Geistesmensch* » se montre particulièrement méfiant envers tout rapport humain, jusqu'à développer une certaine paranoïa, comme le Réformateur qui suspecte son épouse : « *tu es de leur côté, du côté de mes destructeurs / de mes exterminateurs / un complot assassin contre moi / mais tu n'y arriveras pas j'ai une tête encore claire* », si les rapports humains apparaissent comme autant de variations de la configuration maître/esclave, tout « *Geistesmensch* » qu'il est, il ne peut se passer complètement de la présence de ses commensaux. Le caractère syndyastique de la nature humaine, c'est-à-dire cette nécessité que ressent l'homme de s'inscrire dans une relation à deux, est très nettement affirmé.

Le mariage, loin de tout sentiment d'inclination, constitue dans l'univers bernhardien une réalité particulièrement décriée, reposant toujours sur de « mauvaises raisons » et subordonnée à des questions d'intérêt.

Dans cet « enfer à deux », l'homme apparaît comme le caractère dominant, détenteur de la parole, et exerçant une relation d'autorité, quasi tutélaire envers sa femme, être mineur, qu'il appelle d'ailleurs « mon enfant ». Le silence demeure l'attribut de la femme, « *être de pesanteur* », généralement identifiée à la nature, ce clivage

femme=nature/homme=culture rappelant étrangement les théories développées par Otto Weininger dans *Sexe et caractère*. (L'ouvrage, paru en juin 1903, présente la femme comme un être essentiellement pulsionnel, à l'esprit primitif, engluée dans la nature et toute d'instincts corporels, tandis que les hommes, considérés comme peu enclins à être esclaves de leur corporéité, jusqu'à nourrir une véritable horreur de la chair, seraient en quête du pur esprit.) Cependant cette relation n'est pas aussi unanimement établie qu'il n'y paraît, et ce, principalement en raison de la peur qu'éprouve le Réformateur face au silence, le néant du mutisme de son épouse le renvoyant au néant de sa propre existence. S'il oblige son épouse à lui répondre, certes en la maintenant dans une forme aliénante de dialogue, puisqu'il lui dicte quasiment ce qu'elle doit dire, il reste toutefois tributaire d'un écho renvoyé par autrui pour avoir le sentiment de sa propre existence.

De même le recours à l'autorité spirituelle et culturelle de l'archevêque de Paris comme à celle, intellectuelle et littéraire, du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* en rapport avec sa propre personne, a pour fonction de l'asseoir aux yeux de sa femme dans son statut d'homme important, reconnu par autrui. Ce personnage à l'identité somme toute chancelante, qui attend la confirmation de soi par les autres, et, malgré ce qu'il prétend, ne dédaigne pas les honneurs, s'inscrit dans la lignée des personnages de « *Geistesmenschen* », figure princeps de l'univers bernhardien, présentée ici dans un éclairage critique. Menant une « *effroyable existence d'esprit* », il reste cependant livré aux forces destructrices de la nature, à la merci d'un corps tombant progressivement en ruine. Malgré tous ses efforts pour s'affirmer face à la nature, pour imposer l'esprit, il est contraint de se rendre à la conclusion de la supériorité finale de la nature sur l'esprit. C'est toujours la nature qui l'emporte anéantissant ce qu'on a dressé contre elle. Cette vision désenchantée qui n'est pas sans rappeler l'univers de Ionesco englobe également sa perception de la capacité ou plutôt de l'incapacité de la philosophie à venir à bout de l'existence humaine.

D'ailleurs son traité ne prône-t-il pas l'anéantissement total, la destruction du monde... proposition qui, selon le Réformateur, n'a pas été comprise par les doctes représentants de l'Université venus lui remettre son titre de docteur *honoris causa*. L'obtention de cette distinction repose donc d'une part sur un malentendu et se révèle d'autre part après une attente ardente, « *désillusion dans l'accomplissement* ». Le Réformateur se retrouve à nouveau face au vide, car « *quand nous sommes au but alors nous voyons que ce n'est rien* ».

## LE REFORMATEUR

Mise en scène : André ENGEL

Avec :

Serge MERLIN

Michèle FERUSE

Théâtre de la Ville Les Abbesses, Paris, 2000

© Pascal GELY Agence Bernand

MENTION ET DROITS OBLIGATOIRES